



GAUMONT PRÉSENTE

PIO
MARMAÏ

EYE
HAÏDARA

JOSÉ
GARCIA

A TOUTE ALLURE

UN FILM DE LUCAS BERNARD

DURÉE : 1H26

DISTRIBUTION
CINEART
www.cineart.be

PRESSE
Heidi Vermander
heidi@cineart.be
T 0475 62 10 13

SYNOPSIS

Elle est officier de sous-marin tactique. Il est steward. Ils se rencontrent lors d'une escale. Mais leur aventure naissante doit subitement s'interrompre. Et le voilà qui s'accroche ! Qui la suit ! Qui la colle ! Comme si on avait le temps d'être amoureux à bord d'un bâtiment militaire !

Reste que l'océan Pacifique n'est pas assez grand pour le décourager. L'océan Arctique non plus d'ailleurs.

Le monde est si petit quand on s'aime d'un si grand amour...





ENTRETIEN AVEC LUCAS BERNARD

QUEL EST LE POINT DE DÉPART DE CETTE COMÉDIE ROMANTIQUE DÉBRIDÉE ?

C'est un projet que je porte depuis longtemps. Alors que j'étais en prépa et en recherche de financement pour **UN BEAU VOYOU**, mon producteur, Florian Môle, m'a proposé une idée de comédie romantique autour d'une hôtesse de l'air et d'un officier de sous-marin. Le problème récurrent de la comédie romantique, c'est qu'il faut identifier la bonne raison pour que les personnages ne soient pas ensemble. J'étais assez emballé par l'idée de Florian, que je trouvais porteuse, tout en étant un peu craintif quant aux chausse-trapes inhérentes au genre : les malentendus forcés, la codification excessive des rapports entre les sexes - autant de raisons pour lesquelles il existe assez peu de bonnes comédies romantiques.

COMMENT VOUS ÊTES-VOUS EMPARÉ DE L'IDÉE DE DÉPART ?

D'abord, on a inversé les rôles et travaillé autour de la relation d'un steward et d'une femme officier de sous-marin. On n'échappe jamais totalement aux représentations de genre, mais cela m'amusaient que le personnage de Pio Marmaï soit l'élément de liberté, sexy, foldingue, à la manière de Marilyn Monroe dans **CERTAINS L'AIMENT CHAUD !** Assez vite, l'idée d'une tornade, dans les îles, s'est imposée, tout comme la nécessité d'un rythme soutenu dès le début. Puis le projet a mûri un long moment : j'ai tourné **UN BEAU VOYOU**, développé d'autres films et je suis revenu à ce traitement de 2 à 3 pages. C'était une porte ouverte sur le cinéma de Philippe de Broca et son appétence pour une comédie sautillante. Mais je me heurtais toujours à des blocages scénaristiques. Jusqu'au jour où j'ai revu **CROCODILE DUNDEE** et où j'ai eu un déclic : dans ce film, le seul enjeu c'est que le personnage ne change pas ! Bien que transporté à New York, le protagoniste reste Crocodile Dundee et les New-yorkais l'acceptent tel qu'il est. C'est alors que j'ai compris qu'il était inutile que le sous-marin ait une mission et qu'on soit dans un contexte de guerre : il s'agit juste d'un type projeté dans un univers étranger. Et là où dans un film d'aventure, il devrait *s'adapter*, en l'occurrence il ne *s'adapte* surtout pas ! Pire : c'est le milieu qui l'accueille qui change.

Pour l'anecdote, après recherches, l'absence de situation de crise dans le sous-marin est assez réaliste – pour ne pas dire souhaitable – car les sous-marins lanceurs d'engin sont, la plupart du temps, cachés dans les profondeurs de l'océan et n'ont pas besoin de passer en mode opérationnel.

POUR DES RAISONS DIFFÉRENTES, CHACUN DES DEUX PROTAGONISTES MENT À L'AUTRE OU SE MENT À SOI-MÊME : LUI SUR SA VIE PERSONNELLE, ELLE SUR SES SENTIMENTS...

Deux personnes qui s'aiment et qui ne peuvent pas être ensemble, c'est un drame. Deux personnes qui ne savent pas qu'elles s'aiment, c'est une comédie romantique. Encore faut-il que les deux acteurs principaux soient attachants aux yeux de la totalité du public. Les hommes doivent pouvoir aimer Pio et les femmes, Eye. On aime *le couple*, et on aime ce couple, *ensemble*, comme on aime les couples de vieux amis qu'on ne peut imaginer séparés. Ainsi le public devient partie prenante.

Il veut que le couple existe. D'ailleurs, la question n'est pas *vont-ils finir ensemble* ? C'est un attendu du genre. Dans la comédie romantique, le couple est présenté comme solution à tous les problèmes. La question c'est *comment* ? Et devient importante cette dose de mauvaise foi, ou d'inconscient, comme chez Lubitsch, car c'est grâce à cette mauvaise foi que peuvent intervenir les seconds rôles qui sont les vrais biais de l'identification du spectateur. C'est d'ailleurs l'une des particularités de la comédie romantique d'avoir des seconds rôles extraordinaires pour que le public puisse adhérer à quelqu'un dans le film. Très souvent, les scènes de réconciliation ont lieu en public. Comme s'il fallait des témoins. Dès lors, le spectateur ne s'identifie pas aux personnages qui se déclarent leur amour, mais à ceux qui les regardent. C'est un mécanisme d'identification assez élaboré en réalité.

LE PERSONNAGE D'EYE HAÏDARA EST ASSEZ AUTORITAIRE ET REVENDIQUE SON INDÉPENDANCE, MAIS SOUFFRE DE SA SOLITUDE...

Plus j'avais dans l'écriture, plus Fred, l'ami de Marianne, prenait de l'épaisseur, et plus je trouvais intéressant le paradoxe entre la vie à terre de la protagoniste et sa vie en mer. En gros, elle est très à l'aise dans le sous-marin, avec du monde autour d'elle, et pas sur terre. Elle et Marco, ce sont des personnages qui se résument à leur fonction. Sauf que Marco passe son temps à répéter qu'il ne prend pas de vacances, alors que Marianne est tributaire des campagnes de la marine nationale qui, par moments, s'interrompent forcément. Entre deux campagnes, elle a donc du temps pour être autre chose et entamer une relation avec quelqu'un.

LE STEWARD INCARNÉ PAR PIO MARMAÏ EST LE GENRE DE GARÇON QUE TOUT LE MONDE AIME, JOVIAL, DRÔLE, SOURIAN, CONVIVIAL... MÊME LE CHEF CUISINIER L'ADOpte !

Le super-pouvoir de Marco, c'est qu'il est chez lui partout ! Quand il arrive dans le sous-marin, c'est évident. Le spectateur est dans la même situation que Marianne. Il voit bien que Marco n'a rien à faire là et assiste au miracle de le voir accepté. Pour Marianne, c'est un soulagement mais une injustice aussi. Elle est très seule quelque part, comme si Marco lui piquait tous ses copains.



VOUS PARLIEZ D'UNE COMÉDIE SAUTILLANTE ET, DE FAIT, LES PERSONNAGES SONT CONSTAMMENT EN MOUVEMENT. QUELLES SONT VOS RÉFÉRENCES ?

Je me suis beaucoup nourri du cinéma de De Broca, pour la vitesse notamment. J'ai d'ailleurs débuté avec des équipes qui elles-mêmes ont participé à des films de De Broca et qui me parlaient de son enthousiasme : il était dans une telle dynamique qu'il entrainait dans le champ avant même de dire « Coupez ! » J'aime aussi le raccourcissement de l'action qu'il s'autorisait dans des films comme **L'HOMME DE RIO** et qui vient sans doute de son goût pour *Tintin*.

J'ai pensé à Billy Wilder pour le recours à des plans très simples dans lesquels des événements complexes se déroulent. Au moment d'imaginer le sous-marin il y avait **À LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE** et **USS ALABAMA** qu'on citait beaucoup avec Alexandre Légliše, le chef opérateur. C'est vraiment les films de notre adolescence et nous avons un lien assez

étroit avec ce cinéma. Mais au final, c'est davantage un métissage de références qui m'ont porté : au moment de l'arrivée des 4x4, certains techniciens m'ont dit qu'on était chez Spielberg et, en revoyant **INDIANA JONES ET LA DERNIÈRE CROISADE**, j'y ai vu l'influence de **L'HOMME DE RIO**, en particulier sur des raccourcis de mise en scène. Il y a donc une ligne qui s'est tracée entre Hergé, De Broca et Spielberg.

Ces références installent le film. On n'est pas dans le réel. On est au cinéma. Deuxième séquence, le cyclone, la jungle, on n'est pas dans telle ou telle île, on est dans **JURASSIC PARK** !

ON PENSE AUSSI AUX COMÉDIES AMÉRICAINES DES ANNÉES 40, OPPOSANT KATHARINE HEPBURN À SPENCER TRACY.

J'aime cette époque où l'on sent que la caméra est lourde : il y a une organisation à l'intérieur du cadre que je trouve plaisante et quand le cut arrive, on est surpris. Le fait que la caméra soit posée permet de

l'oublier. Par moments, dans le film, il y a des mouvements ardues, mais à part quelques travelings sous la pluie, il y a surtout des panoramiques et des travelings de recadrage. On est très peu à l'épaule et on a essayé de retrouver la pesanteur de la caméra. On revient à cette inspiration de la BD, avec la case et les traits noirs. D'où la dimension de puzzle de la mise en scène.

VOUS OSEZ TOUT, Y COMPRIS UNE SÉQUENCE DE COMÉDIE MUSICALE !

Le problème dans le sous-marin, en termes de mise en scène, c'est que le temps ne passe pas. Dans un film normal, on sort d'un appartement, puis on y entre à nouveau, et on peut faire des ellipses. Dans un sous-marin, il n'y a qu'une seule ambiance lumineuse et les scènes s'enchaînent sans rupture, ce qui est un peu intimidant au moment de l'écriture car toutes les astuces qui font passer le temps, et oxygènent le récit, n'existent plus : il n'y a que des mecs dans des couloirs et on ne sait pas très bien comment le temps avance. Du coup, comme on avait un effet de compression temporelle depuis le début, on a eu l'idée que Marco se mette à chanter depuis sa cellule, puis que les gars l'entendent et reprennent sa chanson, comme dans un clip. On a su très vite que l'on pouvait travailler avec *Le Coup de soleil* de Richard Cocciante. C'était porteur d'avoir cette mélodie que tout le monde connaissait parce qu'on a tourné cette séquence petit à petit. Au début, c'était un peu une blague, on ne savait pas trop où cela nous menait. D'abord, on a filmé Igor Kovalsky qui se dandine dans la coursive : il était formidable et on aurait pu le laisser 45 secondes d'affilée car c'était déjà drôle et charmant. Ensuite, les marins dans le réfectoire qui avaient répété comme des bêtes, puis le cuisinier. À chaque fois, la dynamique fonctionnait. On a fini par Pio dans sa cellule, peut-être l'avant-dernier jour du tournage. On était tous bien en confiance et c'était un moment assez léger. Au bout du compte, c'est comme un scopitone où le spectateur est interpellé, sort de la convention de la comédie d'aventure pour basculer dans une comédie musicale. Et on ne sait plus très bien où on est. C'est cet espace de suspension qui crée l'ellipse.

COMMENT AVEZ-VOUS RÉUSSI À CRÉER L'ILLUSION PARFAITE DE NOUS PLONGER DANS UN SOUS-MARIN NUCLÉAIRE ?

Nous avons eu la chance de pouvoir tourner dans une frégate démilitarisée, le Maillé-Brézé, à Nantes, un étage entier sous le niveau de l'eau. L'avantage, c'est que c'était suffisamment petit pour faire sous-marin et assez grand pour pouvoir y tourner. On pouvait y filmer les coursives, le réfectoire, la salle des machines, l'infirmerie. D'un seul coup, on disposait de la moitié des décors sans avoir à discuter de la complexité de la construction. Pour qu'un décor de sous-marin soit crédible, il faut des plafonds. C'est de là que vient le sentiment de confinement. Du coup, avoir cette base solide, avec 30 ou 50 mètres de coursives, signifiait qu'on gagnait cette sensation de circulation. Les décors de capitainerie ou de cabines qu'on a construits prolongent cette sensation d'espace. Enfin, notre chef-décorateur Franck Schwarz a réalisé un vrai tour de force pour le poste de contrôle en mélangeant des caractéristiques de la frégate, tuyauterie et gros boulons, et des ordinateurs modernes jusqu'à ce qu'on ne sache plus trop à quelle époque on appartient. L'embarcation du film ressemble davantage au Redoutable qu'aux sous-marins actuellement en circulation, parti pris soutenu par Julie Miel - la chef-costumière - qui a créé des uniformes conformes à ce que l'on peut imaginer être des tenues des sous-marinières mais qui n'ont rien à voir avec la façon dont ces derniers s'habillent en vérité. La réalité est, disons, moins formelle. Mais le propre de l'uniforme c'est justement de disparaître, de se laisser oublier, de devenir un élément de décor sur lequel brillent les comédiens. Nous avons donc des problématiques de film d'époque et pour botter en touche, on a essayé de gommer ce qui pouvait suggérer que l'intrigue se déroule en 2024. On ne voit pas de téléphone portable, ni d'ordinateur, et on pourrait donc être aussi bien en 1998 qu'en 2002, ce qui nous arrangeait. Les sous-marins modernes sont moins intéressants visuellement que les engins plus anciens et cela concourt à un aspect intemporel du projet.

COMMENT AVEZ-VOUS ORCHESTRÉ LA SORTIE DU SOUS-MARIN EN PLEINE MER AVEC HÉLITREUILLAGE À L'APPUI ?

On l'a tournée à trois endroits différents. Le haut du sous-marin a été filmé sur une digue de bois à Saint-Jean-de-Monts, au sud de Saint-Nazaire, 500 mètres à l'intérieur de l'eau. C'est ce qui nous permettait de filmer les comédiens sur un fond de vraie mer, à un endroit très avancé dans l'eau, où on pouvait aussi installer une grue et faire rouler des voitures. Autrement dit, cela nous permettait d'être en mer sans être en mer ! Sur la plage on a fait des cascades avec des câbles pour faire décoller Marco. Et on avait un partenariat avec l'armée française pour tourner les plans d'hélicoptère avec Pio au-dessus d'une base militaire de Toulon ! C'était le premier jour de tournage et on a su qu'on avait de la chance car le temps était splendide et que Pio ne s'est pas blessé ! Il ne nous restait plus qu'à raccorder ces différents plans.

COMMENT AVEZ-VOUS IMAGINÉ LE CASTING DES DEUX RÔLES PRINCIPAUX ?

Pour Marco comme pour Marianne, il me fallait des acteurs qui rendent les personnages crédibles. Dans le premier cas, je voulais un acteur qui ait une dose de folie et de décontraction sympathique pour qu'on accepte qu'il entre dans ce sous-marin et que l'équipage l'incorpore. Pio a ce « truc » qui lui permet de prendre en charge la bonne humeur du groupe. Ce n'est pas difficile de lier avec lui ! Il a un côté chef de fête qui rend le personnage constamment crédible.

Pour Marianne, je me suis d'abord posé la question de la représentation des militaires à l'écran. Souvent, dans le cinéma français, quand un officier gueule sur ses subalternes, cela sonne faux ! Du coup, il fallait trouver une comédienne qui fonctionne dans une situation d'autorité, avec une forme de précision, et qui est à un poste de commandement uniquement parce qu'elle impose son autorité et que c'est incontestable. Eye possède cette autorité naturelle sans avoir besoin de hausser le ton. Cela donnait une forte assise à son personnage, y compris à la fin, dans l'avion. À partir du moment où on croit à son personnage en tant que militaire – cette femme dans un monde d'hommes – on croit à la hiérarchie et à l'équipage.



ET POUR FRED, L'AMI DE MARIANNE, ET LE COMMANDANT DU SOUS-MARIN ?

Après avoir réuni Pio et Eye, il nous fallait des seconds rôles solides. Pour Fred, il me fallait un comédien d'une grande générosité, tout le temps présent, mais en retrait, et Victor Pontecorvo a été épatant. Lui qui a été le plus souvent engagé pour jouer des personnages très physiques, violents voire sadiques, il a composé un type tout en finesse, vraiment à l'opposé de ce qu'il a déjà fait. Ce travail-là, il l'a fait franchement tout seul et c'était merveilleux de voir cette facette de sa personnalité apparaître très facilement, dès la première lecture. Tout le monde était scié sur le plateau. C'était une révélation permanente. Et au bout de 17 semaines de montage, il continuait à nous faire rire, à nous surprendre, justement parce qu'il est un peu en arrière-plan, un peu à contretemps.

J'avais beaucoup aimé José Garcia dans **QUATRE ÉTOILES** en me disant qu'il pouvait explorer des registres très différents. Officier de réserve de l'armée de l'air, il a complètement créé son personnage ! Il a commencé par les chaussures car il voulait ancrer le personnage et qu'il avait besoin de se sentir tenu au sol par des chaussures lourdes. Et contrairement à Pio qui survit à son costume, José se confond avec le costume qu'il endosse : il suffit de lui faire porter une toque de fourrure pour qu'il devienne vendeur de caviar en Ouzbékistan ! Il a une capacité de transformation extraordinaire. Il était très heureux d'être là et – forcément en position hiérarchique, du fait de son rôle et de son expérience – il a concouru efficacement à l'ambiance rigoureuse et joyeuse de l'équipage.

QUELS ÉTAIENT VOS AXES POUR LA DIRECTION ARTISTIQUE ?

J'ai élaboré une charte car on cherchait des couleurs qu'on ne voit pas d'habitude, loin des rouges, oranges, et bleus habituels. Esthétiquement, j'ai cherché à mettre du rose, du doré, du cyan, pour transporter le spectateur vers un univers moins balisé. On cherchait de toute façon une image assez colorée : on ne voulait pas aller dans un univers trop plombé, qui nous rapproche du film de guerre, mais vers une image brillante.

COMMENT AVEZ-VOUS PENSÉ LA MUSIQUE ?

Je travaille avec Christophe Danvin, avec qui j'avais collaboré sur mon film précédent, et qui est un acolyte de premier ordre. L'idée était de faire un score qui s'assume, avec des références aux années 90 et aux grandes mélodies, en sachant qu'il y aurait un rapport de force entre l'abondance de dialogues et le rythme très rapide et qu'il fallait donc trouver de la place pour la musique. Avec Valentin Durning le chef monteur, on a concocté pendant la prépa un bout à bout de 5 minutes avec des images empruntées à d'autres films – des scènes d'ouragan, de fête, de scènes d'avion comme **FLIGHT**, de poursuites en voiture... On mélangeait James Bond et **LES ENCHAÎNÉS** ! On a coupé le son et on a demandé à Christophe de composer sur ces images. Il nous a proposé une musique d'aventure dont on s'est servi pour la course-poursuite.

ET ENSUITE ?

Le parti pris était de ne jamais utiliser de musique temporaire. On avançait sur le montage avec Valentin, et Christophe écrivait la musique au même rythme. Je lui donnais des feuilles de route en fonction de ce que j'avais sous les yeux : « *pendant 30 secondes, on est au fond de la mer, puis pendant 1 minute, il y a un ouragan, puis 45 secondes après, on passe au film d'aventure etc...* » C'était à la fois très dirigé et très libre. Ensuite, on prenait la musique qu'il avait écrite – sans voir les images, donc – on la posait sur le montage aux endroits prévus et on voyait le résultat. Parfois, on était à côté, et parfois c'était extraordinaire. Cela lui permettait de rester dans un espace créatif, abstrait et d'échanger avec moi. Ce processus a duré jusqu'à la première version de montage et ensuite on a travaillé cette matière image par image. On a jeté très peu de choses en fait. Presque tout ce qu'il a composé est dans le film, même si cela a été très affiné.





ENTRETIEN AVEC PIO MARMAÏ

QUELLE A ÉTÉ VOTRE PREMIÈRE RÉACTION EN DÉCOUVRANT LE PROJET ?

J'ai tout de suite aimé le scénario, sa drôlerie et ses répliques ciselées. Je suis un acteur sensible. À l'écriture et dès la première lecture, j'ai senti que ce serait jubilatoire à jouer. C'était aussi un projet totalement singulier - une comédie romantique à bord d'un sous-marin nucléaire ! - que je n'avais vu nulle part - je trouvais qu'il y avait là quelque chose de virevoltant et drôle, qui fonçait à une vitesse vertigineuse et qui explorait un univers me rappelant la série *Palace* : j'y retrouvais le même humour poétique, efficace, dans un monde parallèle où je me sens bien en tant que spectateur.

MARCO EST UN GARÇON FANTASQUE, DRÔLE, IMPULSIF, QUI SE FAIT AIMER OÙ QU'IL SE TROUVE...

Marco incarne une forme de légèreté. Comme il s'investit dans chaque situation au maximum de ses capacités, il se dégage de lui une forme de candeur. Il est dans le partage, il n'a pas peur de s'abandonner à l'aventure, il n'est pas dans la retenue. J'ai toujours aimé les personnages manifestant une certaine naïveté et dépourvus de cynisme.

Marco est aussi un type solaire qui a beaucoup de fantaisie et dont l'humour est un peu singulier. Il est constamment sur le fil, partant dans des directions inattendues. C'est assez excessif, mais j'aime bien ce côté assumé du jeu où Lucas n'hésite pas à casser le « quatrième mur » dans une démarche un peu brechtienne.

QU'EST-CE QUI ATTIRE MARCO CHEZ MARIANNE ?

Marianne ne mâche pas ses mots, elle a une trajectoire cinglante, tranchante, qui génère du sex-appeal. Elle a du chien et elle envoie ! C'est un tourbillon, un volcan, et c'est ce qui attire Marco. Il y a quelque chose d'énergique et d'électrique chez Marianne. Quand il parle de son histoire avec Priscillia, à l'inverse, on sent que c'est une relation plus conventionnelle, forcément liée à son boulot.

QUAND IL SE LANCE À LA POURSUITE DE MARIANNE, SOUS UNE PLUIE BATTANTE, QU'EST-CE QUI L'ANIME ?

À ce moment-là, il n'est même plus dans la séduction. Il est davantage animé par une pulsion enfantine qui relève du jeu. Il se laisse parfois déborder par ses initiatives, tout comme il a un rapport particulier à l'effet qu'il produit avec ses cocktails fluos. Mais une fois qu'il est lancé, il va jusqu'au bout. Il lui faut néanmoins se retrouver face aux ogives nucléaires pour saisir qu'il est à bord d'un bâtiment de guerre. Et quand le sous-marin commence à plonger, il se rend vraiment compte de l'endroit où il est !

COMMENT L'AVEZ-VOUS ABORDÉ ? L'AVEZ-VOUS SENTI PROCHE DE VOUS ?

Je ne me considère pas comme quelqu'un de fantasque, même s'il m'arrive de pousser les curseurs quand l'écriture l'autorise. On a beaucoup parlé de

l'espace de jeu avec Lucas. Plusieurs scènes, comme celle où Marco, dans une sorte de monologue, dit aux militaires de respirer, sont franchement décalées. Elles demandent un certain investissement et il faut beaucoup de concentration pour défendre un personnage aussi fantasque : ce type est une locomotive, il invente tout le temps des choses, il fait avancer le récit et il doit donc conserver cette énergie qui lui permet d'aller de l'avant. Mais ce n'est pas une attitude qui me ressemble car je suis davantage dans la réflexion de ce que je fabrique.

COMMENT S'EST PASSÉE LA SCÈNE DE COMÉDIE MUSICALE ?

J'ai toujours eu peur de chanter, et je ne chante d'ailleurs pas beaucoup. C'est une situation dans laquelle je me sens totalement dénué de protection et de technicité. Ce n'est donc pas un moment très agréable pour moi : je m'entends chanter et cela ne me rassure pas. Heureusement, je savais que les plans où on me voit chanter allaient être montés en parallèle avec d'autres acteurs.

L'ALCHIMIE AVEC EYE FONCTIONNE MERVEILLEUSEMENT, À LA MANIÈRE DU COUPLES KATHARINE HEPBURN-CARY GRANT...

Quand on travaillait ensemble, je voyais qu'il y avait quelque chose de complémentaire en terme d'énergie. Et si on avait pris une direction plus molle dans l'incarnation, cela n'aurait pas été aussi électrique. Comme Eye n'a pas peur de traverser les séquences en étant force de proposition et que je me méfie du naturalisme, on est allés au bout des tentatives. C'était très agréable : parfois, c'était totalement nul et on passait à autre chose, mais on explorait toujours des pistes nouvelles. Je sais gré à Lucas de nous avoir permis de le faire. Comme il a été cadreur et qu'il a occupé toutes les fonctions sur un plateau, il sait parfaitement de quoi il parle. Il fourmille d'idées et d'informations. Mais je préfère ça à l'inverse. Surtout dans un film où il faut avoir de l'énergie. Pour que le résultat soit jubilatoire, il fallait avoir cette complicité.

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU LE TOURNAGE SUR LA FRÉGATE ?

C'était un bâtiment de guerre des années 40 équipé de moteurs diesel, et on avait non seulement l'impression d'être plongés dans un bain de diesel en permanence, mais on se cognait aussi aux parties métalliques



en permanence. Mais je ne me suis pas lassé parce que c'était au service de ce que raconte le film. Je m'en fichais qu'on tourne dans une frégate - ce qui comptait, c'est qu'on ait le sentiment d'être dans un sous-marin. C'est un lieu vraiment restreint, et pour inventer une narration à l'intérieur de cet espace, il faut beaucoup d'inventivité. Et je trouve que Lucas a exploité le décor au maximum.

PARLEZ-MOI DE VOS PARTENAIRES.

C'était génial de travailler avec Victor Pontecorvo. J'étais heureux de le découvrir à l'image, notamment dans des scènes que je n'ai pas partagées avec lui. Il a réussi à camper, au milieu de Eye et moi, un personnage plus posé. Je suis très admiratif de ce qu'il a fabriqué.

Quant à José Garcia, notre rencontre correspondait à ce que tout le monde pouvait en attendre. Déjà, humainement, on s'entendait bien. C'était épatant de travailler avec quelqu'un que j'ai vu, adolescent, sur Canal+ ou dans des films cultes. On avait envie de fabriquer quelque chose de nouveau et d'énergique. La première fois que je l'ai vu au combo, je l'ai

trouvé précis, dans la retenue, sans excès. On sent que ce type qu'il incarne a vécu quarante ans sous la mer, totalement déconnecté du monde, tout en ayant des responsabilités écrasantes. Il y a - étonnamment - une forme d'autorité en lui et quand il était là pour nous remonter les bretelles, on y croyait. Et dans le même temps, on le sent spectateur du monde.

QUELLE EST L'APPROCHE DE LUCAS DE LA COMÉDIE ?

Elle m'a fait penser à l'écriture de Pierre Salvadori, très ciselée, très précise, et on sent qu'on ne va pas pouvoir sortir du cadre : il faut respecter le texte au mot près car, sinon, la rythmique de la comédie disparaît. C'est très technique. Cette tenue, cette exigence en termes de précision de la langue, me plaît. Plus j'ai de contraintes, plus j'ai un cadre technique ou linguistique, plus cela me permet d'être virevoltant à l'intérieur. J'ai toujours eu besoin d'un squelette très précis et, à partir de là, je peux aller dans la créativité et le burlesque.





ENTRETIEN AVEC EYE HAÏDARA

QU'EST-CE QUI VOUS A SÉDUITE DANS CE PROJET ?

J'ai d'abord rencontré Lucas qui m'a parlé de son univers et de ce film sur lequel il travaillait depuis un bon moment. J'ai ensuite lu le scénario d'une traite et j'ai eu un vrai coup de foudre pour l'écriture : je me suis dit que si on arrivait à la transposer à l'écran, le résultat pouvait être surprenant et chouette. Lucas est un véritable auteur.

COMMENT AVEZ-VOUS ABORDÉ MARIANNE ?

De façon très pragmatique ! J'aime bien ces personnages chez qui, en surface, rien ne dépasse, mais qui révèlent des failles par la suite. Je me suis donc attaquée au personnage en voyant cette fille comme un roc qu'on ne peut pas briser : elle est intouchable dans tous les sens du terme ! À partir de là, c'était intéressant pour moi de tailler dans la pierre et de trouver ses petites faiblesses, notamment dans ses relations aux autres. C'est ainsi qu'elle découvre des sentiments nouveaux qui vont l'exposer.

AUTANT ON LA SENT PARFAITEMENT À L'AISE À BORD DU SOUS-MARIN, PARMIS L'ÉQUIPAGE, AUTANT ELLE N'EST PAS DU TOUT DANS SON ÉLÉMENT À TERRE...

Elle est à l'aise dans sa bulle cadrée : le sous-marin, c'est son élément. Et elle ne se rend même pas compte qu'elle évolue dans un milieu exclusivement masculin, mais c'est là qu'elle est efficace et à l'aise. D'ailleurs, c'est exactement ça : elle est à l'aise *sous terre* et c'est une métaphore qui la caractérise bien. Une fois qu'elle est *sur terre*, et qu'elle doit avoir une vie sociale, il n'y a plus de Marianne.

ELLE PEUT TOUT DE MÊME COMPTER SUR FRED, SON MEILLEUR AMI.

Il est sa boussole quand ils ne sont pas dans le sous-marin. Je me suis imaginée qu'ils se connaissaient depuis le collège et qu'il était sa béquille. Autant dire qu'elle vit très mal qu'une fois sur terre, il soit dans sa famille et qu'il ait sa petite vie rangée. Pour elle, cela a été un déchirement et une perte de repères, même si, au fond, elle est heureuse pour lui.

VOUS ÊTES-VOUS DOCUMENTÉE SUR LA PLACE DES FEMMES DANS CE MONDE D'HOMMES ?

C'était un peu secondaire pour jouer le rôle, mais j'étais assez curieuse et j'ai appris qu'il n'y a pas encore de femmes au poste que j'occupe dans le film, mais qu'elles sont en train de se former en ce moment même. En fonction du cursus qu'elles doivent suivre, elles devraient être opérationnelles d'ici 3 à 4 ans. J'avoue que je suis assez contente d'avoir incarné ce personnage « en avant-première » ! (*rires*)

VOUS ÊTES-VOUS INITIÉE À LA DIMENSION TECHNIQUE DU RÔLE ?

On a fait une lecture avec des sous-marinières pour travailler le vocabulaire technique et pour que ce qu'on raconte soit crédible, notamment quand le sous-marin est en phase de descente. Même si on est dans une comédie, c'était important que le texte soit vraisemblable.

CE N'EST PAS LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS JOUEZ UN PERSONNAGE À L'AUTORITÉ NATURELLE.

C'est un fantôme qui se réveille quand je joue ! (*rires*) C'est un aspect de moi qui parle aux gens et aux réalisateurs avec qui je travaille car ce n'est pas quelque chose qui me semble évident dans ma vie, mais je finis par l'accepter car on m'amène beaucoup à avoir du charisme à travers mes personnages. Et j'aime ça ! Marianne possède cette autorité naturelle face

à l'équipage et il n'y a qu'à voir à quel point elle est à l'aise quand elle débarque dans les douches : elle s'impose et elle n'a peur de rien.

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU LE FAIT D'INCARNER UNE MILITAIRE ?

Ce qui est appréciable dans l'armée, c'est qu'il y a un vrai respect pour l'autorité. Ce n'est pas la loi du plus fort, on n'est pas dans la jungle, contrairement à ce qu'on pourrait croire. L'autorité prime, le grade prime, et c'est ce qui permet de maintenir l'ordre. Du coup, qu'on soit face à un homme, une femme, un type très imposant ou beaucoup plus frêle, on respecte celui ou celle qu'on a en face de soi.

QU'EST-CE QUI ATTIRE MARCO CHEZ MARIANNE ?

Il est d'abord attiré par le mode de fonctionnement de Marianne qui le surprend et dont il n'a pas l'habitude. Marco aime l'aventure, il aime être bousculé, il n'est jamais à la même place – et Marianne est à l'opposé du genre de fille vers lequel il se dirige en général. Il est décontenancé ! Et dans le même temps, chez cette fille qui apparaît comme un bloc de pierre, Marco a su déceler la faille. Il se dit qu'il a cassé un petit truc chez elle, et quand il la rejoint dans le sous-marin, c'est pour aller le chercher. Marianne tient ses équipes d'une main de fer, mais il a réussi à secouer cet édifice, et bien qu'elle lui remonte les bretelles, il sent qu'elle est touchée. Et c'est ce qui le touche à son tour.

INVERSEMENT, QU'EST-CE QUI ATTIRE MARIANNE CHEZ MARCO ?

La même chose, mais dans le sens inverse ! Ce qui séduit Marianne, c'est le côté hors-sol de Marco. Elle se dit qu'il est complètement fou et elle est d'autant plus désarçonnée qu'elle n'arrive pas à le cadrer. Avec les autres, il lui suffit d'un claquement de doigts, mais pas avec lui. Pour autant, il est attendrissant. Elle est même séduite quand elle le voit bouter Benazech, campé par José Garcia. Il la déstabilise totalement, mais pas dans une volonté de manipulation, pas dans un rapport de pouvoir. Du coup, face à lui, elle ne peut pas répondre de manière ferme...

COMMENT AVEZ-VOUS NOUÉ VOTRE COMPLICITÉ AVEC PIO MARMAÏ ?

Je pouvais m'appuyer fortement sur lui, comme il pouvait s'appuyer sur moi. J'étais ravie de travailler avec lui parce qu'on a une nature de bosseurs tous les deux. Souvent, quand on est très bosseurs, on le cache un peu, parce que c'est assez à la mode de prétendre qu'on fait les choses instinctivement, facilement, légèrement. Mais tout demande du travail.



Avec Pio, on n'a pas cette gêne et cette fausse pudeur d'avouer qu'il faut travailler. Nous sommes deux attaquants, même si on rigole beaucoup.

QU'AVEZ-VOUS PENSÉ DE JOSÉ GARCIA ET DE VICTOR PONTECORVO QUI INTERPRÈTE FRED ?

Je ne connaissais pas José. C'est un soleil ! Il est drôle, il a un sens du rythme qui ne s'invente pas. Il était moins sur le plateau que Pio et moi, mais c'est un chouette camarade.

Avec Victor Pontecorvo, on s'était croisés à plusieurs reprises pour la série *Papa Ou Maman*, mais on n'avait pas vraiment eu le temps d'échanger. C'est quelqu'un d'extrêmement volontaire et on a rapidement noué la complicité qui unit ces deux personnages, pour en faire quelque chose de juste et crédible. On s'est dit qu'on était complémentaires et on a rapidement trouvé la note qu'il fallait jouer ensemble. En plus, quand je l'ai rencontré il y a quelques années, je venais d'avoir un enfant et cette fois, c'était son tour : je le voyais revivre des moments que j'avais vécus avant lui. C'est sans

doute ce qui nous a permis de trouver plus facilement cette connivence.

QUE DIRIEZ-VOUS DE LA DIRECTION DE LUCAS BERNARD ?

Chaque réalisateur est singulier, mais il l'est particulièrement dans le rythme et la rapidité. Il a un petit côté hyperactif si bien que, parfois, je ne comprenais pas immédiatement toutes les nuances de ce qu'il me racontait, comme s'il était dans un monde parallèle ! (*rires*) Mais c'est génial de travailler avec lui parce qu'une fois qu'il vous fait entrer dans sa bulle, on se crée un langage commun et c'est jubilatoire.

Par ailleurs, il est très précis parce qu'il a touché à tous les postes sur un plateau : il connaît les difficultés de chacun et il est à la fois sur la direction d'acteur et la mise en scène. Il peut proposer des mouvements très précis pour accompagner le dialogue et ce qu'on raconte. L'énergie dans laquelle on doit se trouver par rapport à ce qu'on raconte est juste car il emmène le geste qui va avec. Il ne regarde pas le combo et il est avec les acteurs à chaque instant. On l'avait pour nous seuls, et rien que ça, c'est formidable.





ENTRETIEN AVEC JOSÉ GARCIA

EST-CE QUE VOUS AIMEZ LES COMÉDIES ROMANTIQUES ?

Ça dépend ! Le souci, c'est qu'elle se copient beaucoup les unes les autres et manquent souvent d'originalité. Ce qui me plaît, c'est quand elles ont quelque chose de particulier, que leur thème n'est pas trop classique. Dans le cas du projet de Lucas, ce qui m'a interpellé c'est que le contexte était puissamment atypique : non seulement l'intrigue se déroule en grande partie à bord d'un sous-marin nucléaire, mais un personnage, totalement étranger à cet univers, s'y introduit ! J'avais envie de voir ce que cela allait donner.

COMMENT AVEZ-VOUS RÉAGI EN DÉCOUVRANT LE SCÉNARIO ?

Je dois dire que j'ai été très agréablement surpris. D'abord, en me renseignant sur les sous-marins nucléaires, je me suis rendu compte qu'il y règne une promiscuité permanente qui ne me plairait pas du tout.

Y faire évoluer une femme était déjà une prouesse en soi, mais y projeter un type qui débarque là par hasard et qui ne tarde pas à se faire repérer m'intriguait beaucoup. Je me demandais comment les personnages allaient se sortir de cette situation et je trouvais que c'était un pari fou – et réjouissant ! – de tenter d'inscrire une comédie romantique dans ce contexte militaire et cette exigüité.

C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE VOUS INCARNEZ UN MILITAIRE...

Il y a quelques années, j'ai été parrain de Rêves de gosse, association qui permet à des enfants handicapés de réaliser leur baptême de l'air. On côtoyait tout le temps l'armée de l'air et, par ailleurs, je suis colonel de réserve après avoir passé deux ans dans l'armée. Mais à l'époque, j'étais le sergent Garcia ! (*rires*)

Du coup, quand Lucas m'a proposé un rôle qui impliquait de gérer des hommes, j'étais ravi. Les réalisateurs étrangers n'hésitent pas à me proposer des personnages de méchants, de durs, de rustres, alors qu'en France, on continue à me coller une image de gars sympa et souriant. J'étais donc très content de jouer un type bourru.

BOURRU, MAIS HUMAIN...

Lucas avait une référence : le personnage du concierge de l'hôtel dans **PRETTY WOMAN**, qui est dur, mais extrêmement attachant. Je le trouve effectivement d'une humanité et d'une présence incroyables. Il fallait que ce commandant puisse donner des ordres – et qu'on le craigne – tout en restant bienveillant.

IL A BEAU INCARNER L'AUTORITÉ, IL EST PROFONDÉMENT ATTACHÉ À SON ÉQUIPAGE.

Les hommes – et la femme ! – qui composent l'équipage sont plus liés encore que par le sang car si une mauvaise manipulation se produit, ou si le sous-marin est torpillé, aucun d'entre eux ne survivra. Cela suscite une manière particulière de se respecter et de cohabiter. Quand je me suis intéressé à la vie des sous-mariniers, j'ai appris qu'ils étaient les seuls à pouvoir garder la barbe et, surtout, qu'ils ont environ 1m2 d'espace par personne. Il ne faut pas être claustrophobe ! Je ne pourrais jamais être sous-marinier. Il faut des gens intellectuellement très posés pour pouvoir rester des mois sans communiquer avec leur famille et sans savoir où

ils se trouvent la plupart du temps. C'est quand même une situation psychologiquement très étrange.

ON SENT QU'IL A UN VRAI RESPECT POUR LE PERSONNAGE DE MARIANNE.

C'est un Breton très vieille France, aux idées arrêtées sur plein de choses, mais qui reste ouvert et respectueux dès lors qu'il voit la valeur de quelqu'un, quelles que soient ses origines et quel que soit son sexe. Je crois que c'est propre à la Bretagne où l'on respecte l'individu et où l'on se fiche pas mal de savoir d'où viennent les gens !

COMMENT SE GLISSE-T-ON DANS LA PEAU D'UN COMMANDANT DE SOUS-MARIN NUCLÉAIRE ?

C'est un travail physique, un travail de documentation pour savoir ce qu'on peut faire ou pas, et un travail de projection. Car autant dans l'armée de terre, on travaille sur des cartes, autant sous l'eau on imagine des situations puisqu'on ne peut pas voir ce qui se passe sur le terrain. C'est donc une démarche en 3D ! On en a un bon exemple quand mon personnage affirme qu'il va sortir le sous-marin de la rade : c'est du travail de grande précision. Ensuite, il fallait être capable de mener des hommes et d'avoir une vraie tenue. Je dois dire que mes années dans l'armée m'y ont aidé.

IL PARAÎT QUE LES BOTTES ÉTAIENT UN ÉLÉMENT IMPORTANT POUR TROUVER LE PERSONNAGE.

Très important car ce personnage est un vrai maniaque : il a la discipline chevillée au corps et le poids des chaussures était donc capital. Je suis un acteur qui entre avec le corps en scène, par les pieds, et si dans les chaussures je n'ai pas quelque chose qui me donne la vitesse ou le poids, je ne peux pas me déplacer correctement. Chez les militaires, le déplacement se fait de manière très protocolaire qui nécessite toute une technique physique. Par exemple, pour faire un demi-tour dans le bureau d'un colonel, on positionne ses jambes d'une manière très particulière et si les chaussures ne font pas le bon poids, on se rate ! De même, pour les vêtements, je portais une popeline qui me tenait au corps. Il y avait là quelque chose de vieillot car, au fond, c'est un personnage plutôt tourné vers le passé.



LUI AVEZ-VOUS IMAGINÉ UN PARCOURS PERSONNEL ?

Je n'en ai pas ressenti le besoin car j'ai rencontré beaucoup de gens très vieille France et je connais leur façon de penser. On voit bien que ce type pourrait avoir douze enfants, une famille très aristocrate, des traditions ancrées dans la terre. Il y a beaucoup de lignées militaires chez les aristos. Et dans la marine, c'est encore plus particulier : on y trouve des dynasties d'officiers qui ont été formées pour la marine, car il y a une hiérarchie et une élégance. C'est très présent en France, en Angleterre et en Espagne.

POUVEZ-VOUS ME PARLER DE VOS PARTENAIRES ?

Avec Eye, cela a été une vraie rencontre : elle est incroyablement concentrée et impliquée. Pio est une merveille d'acteur. Je l'adore parce qu'on joue à une vitesse qui me correspond totalement. Quand l'un coupe les oignons, l'autre pleure ! (*rires*) C'était une super alchimie sur le plateau et en dehors du plateau.

J'étais aussi entouré de seconds rôles épatants qui avaient tous des choses à défendre. Je pense en particulier à Frédéric Maranber qui joue le cuisinot.

COMMENT LUCAS BERNARD DIRIGE-T-IL SES ACTEURS ?

C'est un metteur en scène très technique avec une manière particulière de

travailler son cadre et de composer des situations qui, sans être dans le burlesque, sont assez décalées. Il aime bien la pantomime, ce qui n'est pas pour me déplaire : il me demandait un travail assez graphique et technique dans mes déplacements – une sorte de rigidité, teintée d'un mouvement de souplesse dans le corps. Au fond, je dirais que Lucas est un fantaisiste mathématique ! Il a quelque chose d'extrêmement cérébral et de très drôle à la fois dans sa manière de faire déraiper des petites scènes, des petits moments, avec beaucoup de subtilité. Comme la séquence improbable où on se met tous à chanter. Il a un côté très anglais dans son approche de la comédie.

QUELS SOUVENIRS GARDEREZ-VOUS DE CE TOURNAGE HORS NORMES ?

Les lieux improbables où on a tourné, le fait d'évoluer dans un groupe très masculin, au milieu de 70 garçons, et la vision de toute l'équipe avec un casque en plomb pour éviter de se cogner aux portes métalliques !

Il me reste enfin l'originalité de cette histoire, toujours entre deux tonalités, avec un humour très particulier qui me laisse une saveur singulière. J'aime les films atypiques et c'est très rare de se retrouver dans un univers comme celui-là.

LISTE ARTISTIQUE

Marco
Marianne
Benazech
Fred
Gueguen
Troadec
Pouliquen
Manach

Pio Marmã
Eye Haïdara
José Garcia
Victor Pontecorvo
Frédéric Maranber
Tobias Nuytten
Ewens Abid
Paul Balent



LISTE TECHNIQUE

| | |
|--|-------------------------------------|
| Un film de | Lucas BERNARD |
| Un scénario de | Lucas BERNARD |
| D'après une idée originale de | Florian MÔLE |
| Musique originale | Christophe DANVIN |
| Supervision Musicale | Elise LUGUERN |
| Image | Alexandre LÉGLISE |
| Montage | Valentin DURNING - LMA |
| Son | Simon DUMETZ |
| | Florent VRAC |
| | Matthieu DALLAPORTA |
| Décors | Franck SCHWARZ - ADC |
| Costumes | Julie MIEL |
| 1er assistant réalisateur | Franck MORAND |
| Scripte | Marie PRUAL |
| Casting | Tatiana VIALLE - ARDA |
| Régie générale | Sarah LÉRÈS |
| Directeur de production | Pascal BONNET |
| Directrice de post-production | Julie CHEVASSUS |
| Producteur exécutif | Marc VADÉ |
| Directrice de la production cinéma | Marine FORDE |
| Directeur du développement | Franck WEBER |
| Producteur associé | Guillaume COLBOC |
| Un film produit par | Sidonie DUMAS et Florian MÔLE |
| Coproduit par | Bastien SIRODOT et Cédric ILAND |
| Une coproduction | GAUMONT et LES GRANDS ESPACES |
| En coproduction avec | FRANCE 2 CINÉMA et UMEDIA |
| En association avec | UFUND SG IMAGE 2022 et INDÉFILMS 12 |
| Avec le soutien de | LA RÉGION DES PAYS DE LA LOIRE |
| En partenariat avec le | CNC |
| Avec la participation de | CINÉ+ OCS et PRIME VIDEO |
| Avec la participation de | FRANCE TÉLÉVISIONS |
| Distribution et Ventes internationales | GAUMONT |